



**LUDOVIC OBIANG : ENTRE PRESERVATION DE L'ENVIRONNEMENT  
FORESTIER ET ASPIRATION AU DEVELOPPEMENT DANS *UN ARBRE EN  
TRAVERS DE LA ROUTE*.**

**Dr. Réal MONDJO LOUNDOU**

Attaché de recherche IRSH-CENAREST de Libreville  
[realloundoumondjo@gmail.com](mailto:realloundoumondjo@gmail.com)

et

**Dr. Will's Ulrick Confi MORO NGOMO**

Assistant, Ecole Normale Supérieure de Libreville/  
GRALIFAH  
ORCID iD: 0009-0009-9327-7423  
[willsmoro@gmail.com](mailto:willsmoro@gmail.com)

**Résumé :** l'étude montre comment l'environnement forestier semble confronté au problème de développement s'effectuant à travers l'aménagement du tronçon routier qui intègre l'axe *Moutouyèni* en passant par *Moukoumou*. Une ambition poursuivie par le gouvernement gabonais, dans l'intention de rattraper son retard économique sur le plan infrastructurel et routier. Pourtant, cette ambition paraît être freinée par une partie des populations autochtones et de cultures forestières. Lesquelles voient en cette rénovation la profanation d'une partie d'une forêt qu'ils entendent sauvegarder, pour son caractère ésotérique et sacré. C'est ici posé, le problème du rapport à l'environnement forestier en pays *pavè* et chez ces peuples qui demeurent fondamentalement attachés à des rites et croyances, des us et coutumes à respecter absolument. Comment rapprocher l'idée de développement des idées d'attachement au passé, à la tradition si l'on admet qu'« être moderne », c'est d'abord et avant tout « être tourné vers l'avenir » semble être la question de fond qui sous-tend cette analyse. Pour cette étude, nous recourons à une approche stylistique mieux, à la stylistique littéraire de Jean Marie Schaeffer ainsi qu'à la déconstruction. Les résultats auxquels nous sommes parvenus, envisagent un renouvellement du tronçon routier impliquant "Gouvernement", entreprises commises pour lesdits travaux et les natifs, en tenant compte des forêts sacrées.

**Mots-clés :** aménagement, culture, développement, forêt, rénovation, route.

**Abstract:** The study shows how the forest environment seems to be facing the problem of development occurring through the construction of the road section that includes the Moutouyèni axis, passing through Moukoumou. This ambition is pursued by the Gabonese government, intending to catch up economically in terms of infrastructure and roads. However, this ambition appears to be hindered by a portion of the indigenous and forest-culture populations. They see this renovation as the profanation of a part of the forest that they intend to safeguard for its esoteric and sacred character. This raises the problem of the relationship with the forest environment which, for these peoples in the Pavè region, remains fundamentally attached to rites and beliefs, customs and traditions that must absolutely be respected. How can the idea of development be reconciled with ideas of attachment to the past, to tradition, if we admit that 'to be modern' is first and foremost 'to be oriented towards the future', seems to be the fundamental question underlying this analysis. For this study, we resort to a stylistic approach, or rather, to Jean Marie Schaeffer's literary stylistics as well as deconstruction. The results we have reached envisage a renewal of the road section involving the 'Government', companies committed to the said works, and the natives, while taking sacred forests into account.

**Keywords:** culture, development, forest, planning, renovation, road.

## Introduction

L'environnement forestier en littérature en général et africaine francophone en particulier, reste un espace et un imaginaire explorés et décrits par les écrivains. Si dans *Batouala* (Maran, 1921, p.96), que la critique littéraire d'époque qualifie à juste titre, de premier roman nègre, l'écrivain d'origine martiniquaise René Maran, nous situe dans un environnement forestier d'Oubangui-Chari, aux prises avec l'impérialisme et l'intrusion occidentale dans un contexte colonial dont on peut relever la difficulté qu'ont ces populations colonisées à pratiquer leurs traditions, leurs chants, leurs danses et même leur folklore<sup>1</sup>, pourtant très riches et variés. Ludovic Obiang, dans sa nouvelle intitulée *Un Arbre en travers de la route* et dans une perspective postcoloniale, n'est pas en reste. Lequel nous place dans un univers forestier qui semble être confronté aux ambitions du « Gouvernement » d'un pays « Le Gabon » (Obiang, 2020, p.281-282) qui entend rattraper son retard et se moderniser d'un point de vue infrastructurel et routier en ce XXI<sup>e</sup> siècle. Or précisément, cela pourrait conduire à une perturbation de l'écosystème forestier dans son écoumène ainsi que dans sa partie vierge. Sans manquer d'apporter des changements substantiels sur les habitudes de vie des peuples autochtones et de cultures forestières (Tylor, 1876-1878, p.1)<sup>2</sup>. Fort de ce constat, doit-on sacrifier l'environnement forestier, les cultures, les rites et croyances traditionnelles d'essence forestière sous l'autel du développement ? En quoi préservation de l'environnement forestier et aménagement routier riment-ils ? Nous optons dans cette recherche, pour une approche stylistique, en lien avec la stylistique littéraire de Jean Marie Schaeffer. Selon lui, « le but essentiel de la stylistique littéraire réside dans la critique des œuvres ». (Schaeffer, 199, p.5). L'objectif est ainsi d'observer de quelle façon, d'un point de vue esthétique Ludovic Obiang situe son écriture entre préservation de l'environnement forestier et aspiration au développement. La stylistique littéraire pour justement relever les marqueurs, les signes et les indices d'un style fondé sur les figures et les effets de style à travers l'étude de la syntaxe et de l'énoncé. Tout cela, afin de montrer comment la langue ou le style par ses effets esthétiques et stylistiques, rend compte de la préservation de l'environnement et l'aspiration au développement. Nous allons également recourir à la déconstruction<sup>3</sup> (Biyogo, 2005, p.139), démarche critique, dans le but d'analyser un discours qui déconstruit, soit par un retour à l'ordre ancien, soit par une aspiration au progrès qui invite au dépassement de cet ordre. Dans notre propos, nous posons le problème de l'aspiration au développement, puis celui du surgissement des oppositions et des obstacles au projet

---

<sup>1</sup> Du narrateur de l'œuvre de René Maran l'on peut relever l'extrait qui suit : « Nos danses et nos chants troublent leur sommeil. Les danses et les chants sont pour autant toute notre vie. Nous dansons pour fêter Ipeu, la lune, ou pour célébrer Lolo le soleil. Nous dansons à propos de tout, à propos de rien, pour le plaisir. Rien ne se fait ni ne se passe que nous ne dansions aussitôt. Et nos danses sont innombrables. Nous dansons la danse de l'eau et de la terre et de l'eau du ciel, la danse du feu, la danse du vent, la danse de la fourmi, la danse de l'éléphant, la danse des arbres, la danse des feuilles, la danse des étoiles, la danse de la terre et de ce qui est dedans, toutes les danses. Ou, plutôt mieux est de dire que naguère nous les dansions toutes. Car, pour ce qui est des jours que nous vivons, on ne nous les tolère plus que rarement. Et encore nous faut-il payer une dîme au "Gouvernement !

<sup>2</sup> Pour Tylor, "culture ou civilisation", pris dans son sens ethnologique le plus étendu, est ce tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités ou habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société. »

<sup>3</sup> La déconstruction comme l'affirme Grégoire Biyogo, dans *Adieu à Jacques Derrida*, « se déprend de tout ce qui entend se fossiliser, se momifier, s'institutionnaliser dans les termes d'une hypostase, d'une donnée immuable comme le logos ».



d'aménagement routier, nées d'une certaine partie des populations autochtones. Enfin nous situons la problématique de la réévaluation des héritages culturels des peuples forestiers, en la replaçant entre aspiration au développement et retour à l'ordre antique.

## 1. De l'aspiration au développement

Il est question de démontrer ci-dessous, que l'aspiration au développement, avec pour aboutissement un plan d'aménagement routier, résulte d'une prise de conscience du gouvernement gabonais des questions de développement. La rénovation de la route se pose comme un facteur de développement et il s'agit pour le pays de s'engager à fournir tous les efforts financiers et matériels qui s'imposent. Encore faudrait-il comprendre que : « la route jusqu'à *Boudianguila* pouvait faire illusion à l'échelle d'un pays comme le Gabon, habitué à transformer en miracle la moindre réalisation gouvernementale [...] le "Gouvernement" [gabonais] avait enfin pris la "mesure" de la situation et "consentit les efforts financiers nécessaires" » (Obiang, 2020, p.281-282).

### 1.1. De la prise de conscience du gouvernement gabonais sur les questions de développement

La prise de conscience de ce gouvernement, découle du retard du pays observé en général et au niveau de l'infrastructure routière en particulier d'un point de vue des projets structurants. Aussi, l'on notera que :

La route jusqu'à *Boudianguéla* pouvait faire illusion à l'échelle d'un pays comme le Gabon, habitué à transformer en miracle la moindre réalisation gouvernementale. Mais la voie de *Koula-moutou* à *Moutouyèni* aurait épuisé toutes les réserves d'euphémismes du journaliste le plus obséquieux. C'était une piste infernale, un champ de cratères lunaires qui, à la moindre averse, se transformait en borbier, en patinoire ou en toboggan pour grumiers. (Obiang, 2020, p.281-282)

Au regard de ce qui précède, il convient de constater, pour ne pas le déplorer, que l'axe *Koula-moutou-Moutouyèni* n'avait rien d'une route ordinaire mais ressemblait plutôt à un sentier macabre et impraticable. Une piste sur laquelle l'on observait comme il est dit plus haut, qu'à « la moindre » pluie, les grumiers étaient confrontés aux marécages des plus tenaces. L'on comprend pourquoi le nouvelliste gabonais a recours à une gradation<sup>4</sup> (Fontanier, 1968, p.333) de type ascendant et par progression croissante « borbier, patinoire, toboggan » doublée d'une anaphore<sup>5</sup> (Moulinié, 1993, p.131) « En » et rendue par une isotopie qui relève de la glissade afin de décrire l'état désaffection de ce tronçon routier. Ce qui suscitera des réactions des forestiers mais également d'une certaine frange des populations et de l'opinion irritées par la situation. Toutefois,

Sensible aux plaintes des forestiers, conjuguées aux "doléances" des populations exaspérées, et à la suite de plusieurs "descentes sur le terrain" menées par maintes commissions parlementaires ou délégations

<sup>4</sup> Fontanier définit la gradation comme une figure de style qui « consiste à présenter une suite d'idées ou de sentiments dans un ordre tel que ce qui suit dise toujours ou un peu plus ou un peu moins que ce qui précède, selon que la progression est ascendante ou descendante »

<sup>5</sup> Pour Georges Moulinié « ou bien la répétition joue sur des reprises de mots ou groupes de mots entiers : en tête de segment, c'est l'anaphore, en fin de segment, c'est une épiphore. »

ministérielles, le "Gouvernement" avait enfin pris la "mesure de la situation et "consenti les efforts financiers nécessaires". (Obiang, 2020, p.282)

Placé devant ses responsabilités, et conscient du mécontentement des uns et des autres, le gouvernement prendra des mesures visant à remédier à la situation. Aussi, va-t-il déployer tous les moyens qui s'imposent en vue de la rénovation de cet axe routier. Le décaissement des finances nécessaires, n'est que la résultante comme l'extrait susmentionné le précise, de plusieurs incursions aussi bien des membres du parlement que ceux du gouvernement pour constater de visu la situation. Encore faudrait-il s'interroger, sur la position d'une administration parlementaire et gouvernementale qui semble beaucoup plus réagir après coup, afin de tenter de redorer son blason en apportant une solution à cette situation. Laquelle permettra de résoudre semble-t-il le problème de la voie *Koula-moutou* à *Moutouyèni* et, probablement, et dans la mesure du possible, s'étendra sur toute l'étendue du territoire national. Il est bien nécessaire, au regard de ce qui précède, d'évoquer la question de la rénovation de la route comme facteur de développement.

### *1.2. De la rénovation de la route comme facteur de développement*

La rénovation de l'axe *Koula-moutou-Moutouyèni* apparaît semble-t-il comme une affaire de crédibilité d'un pays qui entend davantage se moderniser d'un point de vue infrastructurel. À cet effet, « la société Colas avait été désignée pour rénover la route et lui donner une allure plus en rapport avec la réputation de petit Emirat équatorial qu'avait [ce] pays. » (Obiang, 2020, p.282). La réfection de la route en vue d'une croissance plus harmonieuse et un développement encore plus concret se pose comme une question de notoriété et de souveraineté. La preuve, c'est cet usage de la périphrase<sup>6</sup> (Morier, 1981, p.848) « petit Emirat équatorial » pour apparemment désigner le Gabon, ce pays pétrolier d'Afrique centrale. Il était bien entendu question de se mettre à la hauteur de cette ambition car « il fallait que le pays avance, progresse, si l'on voulait rivaliser avec les autres, si l'on voulait s'arrimer au XXI<sup>e</sup> siècle, celui du multimédia, du digital, si l'on voulait rattraper le retard vertigineux » (Obiang, 2020, p.282).

Une exigence assez forte est mise sur la nécessité d'avancer et de progresser afin que le pays atteigne les objectifs qu'il s'assigne. Et, cela est rendu à travers l'anaphore « si l'on voulait » en vue de rivaliser avec les autres ; s'arrimer au XXI<sup>e</sup> siècle ; rattraper le retard vertigineux. Il s'agit vraisemblablement pour le Gabon, de mobiliser toutes les ressources et de définir des stratégies et des méthodes pour parvenir à rattraper cet immense retard. Pour cette raison,

Le « Gouvernement » n'accorda de marché qu'aux entreprises capables de s'enfoncer dans la brousse inextricable, aux entreprises capables d'affronter les difficultés de la forêt. Colas jouissait de cette réputation, en plus des « relations » qu'elle entretenait au plus haut niveau. Elle n'avait rencontré aucune difficulté à empocher la part la plus importante du marché, ne laissant aux autres prétendants que les restes qui tombent d'une table bien garnie. Fort

---

<sup>6</sup> Il l'a défini comme « une figure par laquelle on remplace le mot propre, qui est simple, par une tournure ou locution explicative. » Fontanier l'appelle pronomination, ou figure par laquelle « on substitue au nom simple et connu d'une chose, un terme complexe et en plusieurs mots, qui la représente sous un point de vue particulier » (Fontanier, p.362). Exemple : « l'aigle de Meaux », pour désigner Bossuet, qui était évêque de Meaux.

de son expérience du terrain, de son ancienneté, de ses machines, rutilantes dans leur orange rayé de jaune triomphant, elle avait commencé la rénovation de la route de *Moutouyèni*, dépassant allègrement et sans encombre aucune *NgounguiI, NgounguiII, pangalongo...* *Mbégho* était déjà en vue. Moukoumou et Bounkoundja dans l'intervalle ne seraient que des formalités. On était dans les temps. Les engagements pris seraient respectés. L'heure était à l'euphorie. Les pétrofrancs allaient couler à flots. Aucune raison de penser le contraire. (Obiang, 2020, p.284)

L'extrait ci-dessus, permet de relever que, le choix de Colas comme entreprise adjudicataire des travaux n'est pas fortuit. Il résulte plutôt, de la notoriété de ladite entreprise dont le savoir-faire et l'expérience sur le terrain ne sont plus à démontrer. Il est bien entendu question, de voir comment le nouvelliste fait usage de la conglobation<sup>7</sup> (Fontanier, 1968, p.363) « Forte de son expérience du terrain, de son ancienneté, de ses machines » pour relever les atouts d'une société spécialisée dans l'aménagement routier et dont les états de service sont bien réels. De même que l'écrivain, se sert de la gradation par degré de succession croissante et de type ascendant, pour préciser les critères qui ont prévalu au choix de certaines entreprises au détriment d'autres. Il fallait à cet effet être : [des] entreprises capables de s'enfoncer dans la brousse inextricable, [des] entreprises capables d'affronter les difficultés de la forêt. Toutefois, des oppositions et des obstacles au projet d'aménagement routier vont surgir.

## 2. Des oppositions et des obstacles au projet d'aménagement routier

Il s'agit ici de poser la problématique de l'écologie<sup>8</sup> (Rufain, 2007, p.256-257), de la protection et de la sauvegarde de l'environnement forestier et du refus de brader l'héritage traditionnel à travers les forêts sacrées à cause de l'aspiration au développement, fût-il pour des raisons d'aménagement routier. Ce qui justifie le fait que des oppositions et des obstacles audit projet vont apparemment apparaître.

### 2.1. Cultures forestières et préservation de l'environnement en question

La rénovation de l'axe routier *Koula-moutou-Moutouyèni*, ne rencontrait pas, à tout point de vue, comme on le verra, l'adhésion de toutes les populations autochtones car,

Dans une région de forêts profondes, les vérités ont autant de peine à filtrer que les rayons de soleil. Malgré ses avantages manifestes, ses promesses d'échanges et de libre circulation, malgré ses bienfondés économiques et

<sup>7</sup> La conglobation, que l'on appelle encore énumération accumulation nous dit Fontanier, est une « figure par laquelle, au lieu d'un trait simple et unique sur le même sujet, on en réunit, sous un seul point de vue, un plus ou moins grand nombre, d'où résulte un tableau plus ou moins riche, plus ou moins étendu. »

<sup>8</sup> Jean-Christophe Rufin résume dans son texte intitulé *Le Parfum d'Adam*, les deux courants de l'écologie américaine. Le premier qu'il identifie comme humaniste, qui estime que le bonheur de l'homme serait fonction de la protection, de la préservation de la nature. C'est une attitude morale pour laquelle l'essentiel demeure l'être humain et son avenir. L'autre courant, en revanche, est dit antihumaniste. Il a toujours existé et il revient d'une manière périodique souvent au premier plan. Pour les défenseurs de ce courant, l'être humain n'a la primauté sur aucune espèce, car c'est une espèce parmi tant d'autres. La seule différence entre lui et les autres c'est le fait qu'il se soit d'une façon indue arrogé tous les pouvoirs et les droits. Préserver la nature, la protéger intègre la nécessité d'accorder des droits à l'ensemble des espèces, sans omettre "les végétaux", "les roches", "les rivières", etc. La nature représente un tout en elle-même et pour elle-même. "Elle peut vivre sans l'homme sans risque, l'inverse n'est pas vrai".

culturels, la route s'était mise à dos des ennemis irréductibles qui n'entendaient pas céder sans combattre. Avant que les engins ne s'installent, que les bulldozers et les grues à chenilles ne dictent leur volonté, il convenait souvent de négocier chaque pouce de terrain avec des notables à l'oreille endurcie par le cérúmen. C'était palabre sur palabre, explication sur explication, avant que la révélation leur vienne et qu'ils consentent enfin à dégager le passage. Mais ce n'est pas toujours qu'on les gagnait aux lumières de la modernité. (Obiang, 2020, p.282)

À tout le moins, ce projet d'aménagement routier traversant « une région de forêt profonde » en plein cœur du pays *povè* va se frayer à l'opposition de certains autochtones. Pourtant, les avantages d'un tel projet qui s'énonce à travers l'anaphore et exprimé par la reprise de la préposition « malgré » ; montrent que la rénovation de cet axe routier reste stratégique. Elle demeure essentielle vu qu'elle permettra comme on l'observe par le truchement de cette figure d'insistance et de répétition, la libre circulation des biens et des personnes ainsi que le développement économique et culturel. Il semblait impératif de discuter avec les notables pour parvenir à les convaincre du bien-fondé de l'initiative du gouvernement gabonais. Et, cela, au sortir le plus souvent d'interminables explications et discussions. L'on comprend bien pourquoi le nouvelliste, pour traduire la tension et le climat qui prévalaient en telles circonstances, emploie beaucoup plus des expressions qui tiennent du langage parlé, de l'oral que de l'écrit : « palabre sur palabre », « explication sur explication » afin d'articuler son propos.

Nonobstant tout le discours et les arguments du gouvernement pour soutenir ce plan d'aménagement, les obstacles et les oppositions allaient croissant. Alors, il fallait pour ce gouvernement recourir à :

La violence brutale, aux forces conjuguées de la nécessité et du bon sens. Malgré les résistances et les obstructions, malgré la succession de barricades, la route passera. La route se fera ! Dommage pour les forêts, dommage pour les cultures qui en dépendaient. Adieu aux tambours en peau de céphalophe bleu et aux défenses de buffle transformés en cornes traversière ou en coupes sacramentelles. Adieu aux peaux de python suspendues sur les murs d'écorces et adieu aux plumes de touraco fichées dans les diadèmes végétaux des danseurs ! (Obiang, 2020, p.282)

User de violence, pour les tenants du pouvoir paraissait inéluctable puisque le malentendu entre gouvernement, entreprise adjudicataire des travaux et populations originaires et de cultures d'essence forestière ne parvenait pas à se dénouer. L'on comprend pour quelle raison l'écrivain se sert dans cet extrait, là encore de l'anaphore « malgré » pour essayer de décrire la détermination affichée *hic* et *nunc* par ces populations à travers « les résistances et les obstructions » ; « la succession de barricades » pour s'opposer à ce projet au point d'en payer le prix fort, payer le lourd tribut, vu que la puissance publique n'ira pas de mains mortes pour imposer advenue que pourra son programme d'aménagement routier par une "politique de la violence légitime". Une violence exercée par l'État que Max Weber, dans *Le Savant et le politique*, définit comme « l'institution détenant le monopole de l'usage légitime de la force physique ». L'acharnement des autorités politiques, qui ont vite fait de se servir de la violence comme force de persuasion, s'énonce ici par une écriture, un style d'une tonalité hautement autoritaire rendu par l'usage d'une ponctuation forte « La route passera ». « La route se fera ! ». Le ton paraît donc impératif, mais surtout absolu, car la position du gouvernement est sans commune mesure et tout à fait irrévocable.

Une rénovation de cette voie qui, dans les intentions gouvernementales, devra se faire au détriment de la préservation de l'espace et de l'environnement forestier, des cultures d'essences forestières, sans manquer d'être préjudiciable aux rites et croyances des peuples issus de ces milieux. Pour dépeindre les faits susmentionnés, l'écrivain énonce son propos en employant l'anaphore comme figure de répétitions et d'insistance, par l'usage des expressions « dommage pour les » et « adieu aux ». Tout cela, en vue de dépeindre comment ces travaux seront fâcheux pour l'espace forestier par le truchement de la destruction de la faune et de la flore, mais également un coup fatal porté aux cultures de nature forestière, puisque c'est à l'intérieur dudit espace forestier qu'elles tiennent l'essentiel de leurs ressources ainsi que leurs matières premières d'un point de vue pratique.

Un aménagement de la route regrettable pour les rites et croyances des peuples de la forêt (Mambenga-Ylagou, 2009, p.107) en pays *povè* d'un point vu ésotérique, mais encore sur toute cette mystique et cette spiritualité issue d'un espace et d'un imaginaire forestier dont il ne serait quasiment plus possible d'en profiter. Mais cela semble constituer tout aussi, une atteinte portée sur le plan de la fabrication, de la confection des objets sacrés, des instruments de musique traditionnelle, des reliques, des amulettes, des gris-gris, des talismans, etc. essentiels la plupart du temps, pour les rituels et dans les usages courants.

Cette atteinte à la forêt ainsi qu'aux cultures qui en découlent, est corroborée par le romancier africain d'origine gabonaise, Auguste Moussirou-Mouyama, dans son roman intitulée *Parole de vivant* (Moussirou-Mouyama, 1992). Par une écriture qui découle d'un regard nostalgique d'un pays imaginaire se situant entre les deux fleuves, il convient d'observer comment l'intrusion des Occidentaux, au sein de la forêt équatoriale, a conduit résolument et fatalement à la perturbation d'un écosystème et des changements des habitudes de vie, des us et coutumes des peuples résidants et de cultures forestières. Avec *Parole de vivant*, l'on se rendra bien compte que :

Depuis que les hommes rouges ont violé la forêt qui protégeait la mer [...] elle ne pouvait plus s'émouvoir depuis sa déchirure qui devait rendre le pays des deux fleuves prospère. C'est du moins ce que les hommes à peau rouge avaient dit à Mani, qui livra le pays à toutes les blessures. Ils sont venus, les peaux rouges, avec leurs navires chargés d'alcools, de pagnes, de fusils, de chapeaux et bien d'autres choses qui brillaient au soleil et, mieux encore, dans la nuit. Ils cherchaient l'okoumé, l'arbre de nos résines sacrées (Moussirou-Mouyama, 1992, p.16)

La transgression de la forêt au lendemain de la pénétration des Occidentaux, au motif d'une hypothétique contribution à la prospérité du pays de deux fleuves avec comme instrument de persuasion, l'offre de pacotille aux autochtones naïfs, impuissants et pas toujours conscients des réels enjeux ; face à des interlocuteurs enchantés, mais surtout, bien déterminés à jouer le jeu et parvenir à leurs fins. Une ambition d'exploration et d'exploitation de la forêt équatoriale à travers ses essences, sans tenir compte de leurs dimensions mystiques, mythiques et sacrées, mais aussi en tirant profit de sa partie habitable. Il se pose ainsi la question de la sauvegarde d'une culture d'essence forestière qui fait appel au respect des écosystèmes, de l'environnement culturel et de sa dimension symbolique. À cet effet, Frédéric-Mambenga-Ylagou note à propos de ce roman que :

Dans la tradition des habitants du pays des deux fleuves, l'espace forestier est le lieu où l'homme réalise son intégration à l'harmonie naturelle, où il participe à la symphonie cosmique avec les esprits, garants de l'équilibre du monde, lorsqu'ils sont honorés [...] les rites initiatiques forestiers enseignent à l'initié le respect de la forêt. *Parole de vivant* affirme aussi la relation de l'être forestier à son écoumène et condamne l'action dévastatrice de l'exploitation forestière sur cet équilibre socioculturel. (Mambenga-Ylagou, 2009, p.121)

Il ressort que chez les habitants du pays des deux fleuves, l'environnement forestier, est un espace pouvant garantir l'équilibre de l'être et sa symbiose avec la nature. Elle revêt une dimension ésotérique voire sacrée, au-dessus des forces, des lois de la nature. Elle mérite, de ce fait, tout le respect dû à son caractère multidimensionnel, car c'est en ce lieu que toutes ces acceptions font sens. Si chez Moussirou-Mouyama, la profanation de la forêt par les Occidentaux est fondée sur une volonté d'exploration et d'exploitation de cet environnement équatoriale à travers ses essences, chez Ludovic Obiang en revanche, la dévastation de l'espace forestier est due à la volonté du gouvernement gabonais, de rénover la route *Koula-moutou-Moutouyèni*. Toutefois, quelles peuvent être, dans le cas du texte du second cité, les stratégies de résistance adoptées par les peuples forestiers résidant en pays *povè* en ce qui concerne ce programme d'aménagement du tronçon routier ?

## 2.2. *Le fusil nocturne comme stratégie de résistance au plan d'aménagement routier*

À la violence légitime exercée sur ces populations réfractaires, et aux arguments apportés par le gouvernement gabonais, se fraiera les Anciens de *Moukoumou*. Lesquels vont lancer « *un fusil nocturne* » sur l'ingénieur contrôleur des travaux de nationalité gabonaise, et frère du personnage principal Pascal Nguéma Toung.

Un matin, le contrôleur des travaux, un ingénieur gabonais, un de ces traitres aux traditions, qui portait « *blanc* », parlait « *blanc* », mangeait « *blanc* », s'était réveillé en sursaut, avec des lubies et des visions effrayantes. Il en avait perdu la tête. Au point qu'il fallut l'attacher et le maintenir dans son lit. Depuis, il s'était moins agité, mais son délire avait persisté et, surtout, sa santé donnait des signes de décliner en accéléré. On craignait pour sa vie, avec d'autant plus d'inquiétude qu'on ne connaissait pas la raison de son mal. Voyant son état se dégrader, certains des ouvriers, Gabonais pour la plupart, s'en étaient ouverts aux chefs blancs... Lesquels, vu la situation, avaient lancé un « *fusil nocturne* » à l'ingénieur. Seul un puissant contre-sort pourrait le délivrer. Or, le cadre en question, était le frère aîné de *Pascal Nguéma Toung* l'animateur bien connu des émissions à mystères, sur Africa Prime, la « *radio panafricaine* ». Non content de les défendre avec verve, il passait pour être un utilisateur efficace des formulations traditionnelles. Il fallait le faire venir. Les deux frères partageaient forcément les mêmes initiations de base et l'animateur saurait plus vite qu'un autre de quel côté chercher la faille. (Obiang, 2020, p.286)

Le niveau de crispation entre gouvernement, entreprise adjudicataire des travaux et notables ayant atteint son seuil le plus haut et un point de non-retour, les Anciens recourent comme on l'observe, au fusil nocturne. Avec pour principale cible l'ingénieur contrôleur, l'objectif était bien clair, il s'agissait bien entendu, de neutraliser ce dernier afin de dissuader le « Gouvernement » en tant qu'ordonnateur des travaux de la société Colas, de poursuivre ce chantier jusqu'à *Moutouyèni*, en passant par *Moukoumou*. Chose évidente, puisque cet ingénieur semble être considéré par les Anciens ainsi que certains de ses compatriotes comme un traître, voyant en lui, un tenant de la culture occidentale.

L'on comprend pourquoi pour décrire cet état de fait le narrateur de cette nouvelle s'appuie sur l'épiphore (Fontanier, 1968 : 330.)<sup>9</sup> « Un matin, le contrôleur des travaux, un ingénieur gabonais, un de ces traitres aux traditions, qui portait *blanc*, parlait *blanc*, mangeait *blanc* » une figure de répétition et d'instance qui permet semble-t-il de montrer le niveau d'influence de la culture occidentale sur ce dernier. Il était tombé dans une sorte de délire proche d'une démence d'un être psychologiquement et mentalement troublé. Raison pour laquelle l'on constate absolument que sa santé déclinait « en accéléré ». C'est donc dire qu'il y avait un risque vital pour cet ingénieur, même si l'infirmier pourtant très compétent n'identifiait aucune maladie « cliniquement parlant ». Cette situation pouvait mener au décès si rien n'y était fait, d'où la présence de son frère cadet Pascal Nguéma Toung à son chevet.

C'était si pathétique que je refusai d'en entendre plus. Voir mon frère réduit à cette loque ! Je sortis précipitamment, entraînant le chef de la base sur mes pas : qu'en pense votre médecin ? Pas médecin. Infirmier, mais très compétent. Pour lui, votre frère ne souffre d'aucune maladie, cliniquement parlant, même s'il donne l'impression d'être au plus mal. Il éprouve de plus en plus de peine à respirer, comme si une masse sur sa poitrine empêchait le passage de l'air. Votre frère affirme qu'il a une branche d'un arbre qui serait étalé sur la route, un arbre géant dont les branches tendent leurs ramifications en tous sens. En fait si je devais parler comme vous, je dirais qu'il semble vivre à la fois dans notre monde et dans une dimension parallèle, une dimension inconnue de notre conscience. Vu l'affaiblissement de son rythme cardiaque, il sera mort dans quelques heures. Il ne passera pas la nuit. Moralement, il donne tous les symptômes d'un accidenté grave. Quoi ? Oui, vous comprenez notre impuissance et notre recours à vos lumières. Je le crains. Ça voudrait dire que vous croyez désormais au pouvoir des Anciens, de ces arriérés de villageois ? (Obiang, 2020, p.290)

Derrière cette incapacité à démontrer cliniquement et objectivement la maladie dont souffre l'ingénieur commis pour le contrôle des travaux, se pose le problème d'une affection aux origines mystiques et spirituelles dont seul un contre-sort pourrait remédier à cette situation très complexe et compliquée pour les dirigeants de l'entreprise. Son affection présente des symptômes proches de ceux d'une maladie respiratoire, doublée d'un affaiblissement de son rythme cardiaque, sans omettre que celle-ci présente des signes proches de celui d'un accidenté grave. Et, cela, sans que la médecine moderne ne puisse diagnostiquer et reconnaître la maladie éprouvée par l'ingénieur malgré les symptômes susmentionnés. Le fusil nocturne lancé par les autochtones, apparaît comme une stratégie de résistance au plan d'aménagement routier tel que le titre de cette seconde partie l'annonce. Encore faudrait-il comprendre la dualité devant laquelle se trouve l'ingénieur et il est possible de le situer entre le monde physique et monde des esprits « inconnue de la conscience humaine ». Reste à présent à s'interroger sur la problématique des héritages culturels des peuples forestiers.

### 3. Pour une réévaluation des héritages culturels des peuples forestiers

Du point de vue de Nicolas Mba Zué : « l'héritage est donc tout ce que l'on tient de ses parents ou des générations précédentes, pour ce qui est des valeurs culturelles, par exemple » (Mba Zué, 2008, p.20) C'est tout comme si l'on serait parti du postulat que

<sup>9</sup>Par Epiphore on entend : « Le symétrique de l'anaphore, qui consiste à reprendre un même terme ou une même expression à la fin de plusieurs propositions ».

nous sommes héritiers dans la vie et dans le travail, des pensées mais encore d'un ensemble de savoirs, de connaissances, de valeurs etc. Et nous répondons à une sorte de double injonction duelle et contradictoire : d'abord il faut savoir réaffirmer ce qui vient avant nous, et nous comporter à cet égard en sujet libre. Non seulement l'accepter, cet héritage mais relancer autrement et le maintenir en vie. À cette réflexion Grégoire Biyogo renchérit en faisant une contribution pour ce qui est de la vocation de l'héritier :

C'est que le véritable héritier est celui qui introduit des mutations et des ruptures au sein d'une tradition allant jusqu'en affecter durablement les croyances devenues naturelles les confusions austères, les dogmes, les fausses certitudes et orienter la réflexion vers des horizons encore inassignables (Biyogo, 2005, p.9)

À entendre le philosophe et théoricien gabonais, le vrai héritier d'un point de vue culturelle et à titre d'exemple, est celui qui serait en même de déconstruire<sup>10</sup> (Biyogo, 2005 : 69) une tradition dans ses fondements à partir du moment où certains éléments qui la constituent seraient jugés obsolètes et certaines pratiques désuètes. Être héritier, c'est savoir introduire des mutations, des ruptures et opérer des changements forts lorsque cela est jugé nécessaire. Régis Debray quant à lui appelle à admettre notre dette et notre gratitude envers l'époque précédente. C'est du reste le vœu qu'il formule à suite de Paul Ricœur lorsqu'il postule que : « Chaque époque a sur la précédente un droit de suite autant que d'inventaire et cette gratitude fait notre humanité » (Debray, 2001, p.223) D'où l'intérêt, dans notre propos, de poser la problématique de la réévaluation des héritages des peuples forestiers saisie entre aspiration au développement et retour à l'ordre antique.

### 3.1. De la volonté de déconstruire les cultures et les héritages des peuples forestiers

L'idée d'une déconstruction des héritages, apparaît chez Ludovic Obiang, comme une opposition de discours qui sous tendent, il nous paraît, deux positions idéologiques. L'une des positions, favorable au plan d'aménagement routier et à la modernité dans sa configuration initiale. Cette position est soutenue par les Occidentaux et administrateurs de l'entreprise Colas, mais également par les autorités politiques et administratives. L'autre, défavorable à une rénovation de la route qui intègre l'étape de *Moutouyèni* en passant par *Moukoumou*. Cette position est défendue par des Anciens attachés à leurs traditions ancestrales et à l'héritage du passé. L'extrait ci-après, illustre parfaitement la première posture idéologique.

Mais il y avait un autre mobile aux yeux des Blancs, toujours aussi calculateurs. Il s'agissait pour moi de sauver mon frère tout en permettant à la société de poursuivre jusqu'à *Moutouyèni*. Il fallait jouer de mon prestige, persuader les Anciens, les faire plier devant la nécessité du progrès. Les bois sacrés, les interdits, c'était bien beau, mais l'héritage du passé, ça ne pouvait plus suffire pour nourrir les populations. Et les enfants, que feraient-ils des enfants ? Ils n'avaient pas le droit de les emprisonner dans leurs sanctuaires en les coupant du monde « moderne » auquel ils appartenaient maintenant. Les enfants avaient besoin de la route, la route qui serpentait à travers la forêt, la route qui reliait les villages les uns les autres, permettant les échanges, les mariages, facilitant la poursuite des études, le transport des denrées jusqu'à la

<sup>10</sup> Le désir de déconstruire, le besoin de fonder hypothétiquement des certitudes et des affirmations durables, des vérités stables ayant de la voix, de l'autorité, de la puissance, sont autant de choses qui, du point de vue de Grégoire Boyogo, entendent ébranler la philosophie.



ville ou l'évacuation d'un malade jusqu'au prochain dispensaire. Les villageois avaient besoin de la route, telle un fleuve en eaux montantes qui fait venir les touristes, les blancs aux poches pleines de friandises et d'argent. (Obiang, 2020, p.286)

Ce discours appelle absolument dans son rendu et tel qu'il s'énonce, au dépassement à la déconstruction, de l'héritage et du passé des peuples de cultures forestières. Les raisons qui justifient cette prise de position sont que l'aspiration au développement apparaît comme un impératif. Tel qu'on l'observe dans la nouvelle *Un Arbre en travers de la route*, Pascal Nguéma Toung, au chevet de son frère aîné souffrant, était tenu de se faire le porte-parole auprès des Anciens, d'un discours qui déconstruit les cultures, les croyances et les rites traditionnels d'essence forestière. Cela s'illustre dans la portion textuelle ci-dessus, par la nécessité d'articuler selon lui, pour déconstruire, les réalités et puissances endogènes.

Déconstruire l'héritage du passé pour l'avenir d'une jeunesse dont il ne s'agit pas d'embrigader dans les usages, les traditions désuètes et devenus aujourd'hui obsolètes, selon les tenants d'un courant progressiste qui, dans ce cas précis, recommande que cette dite jeunesse vive dans l'ère de son temps. Dans cette perspective, il semble que l'aménagement routier apparaît comme une véritable opportunité et illustrée ici par une mise en relief de ses avantages et régulé par une ponctuation (,) qui en rend compte. « La route qui serpentait à travers la forêt, la route qui reliait les villages les uns les autres, permettant les échanges, les mariages, facilitant la poursuite des études, le transport des denrées jusqu'à la ville ou l'évacuation d'un malade jusqu'au prochain dispensaire. »

Une mise en exergue à l'allure d'une conglobation, qui en principe représente une mise en saillie d'éléments qui concourent à légitimer ce projet d'envergure nationale. S'opposer à celui-ci serait ne pas faire preuve de bon sens, et une façon de priver les villageois, de ce qui apparaît à ce jour, comme une véritable nécessité. D'où la comparaison<sup>11</sup> (Meschonnic, 1970, p.22) dans la dernière phrase de cet extrait, de la route (Telle) qui serait similaire à « un fleuve en eaux montantes qui fait venir les touristes, les blancs aux poches pleines de friandises ». La route apparaît dès lors, et au regard de ce qui précède, comme un facteur économique important et, en l'occurrence, en matière d'économie touristique. Au-delà du fait qu'elle assure la circulation des biens et des personnes, des biens et des services, la route se pose comme un facteur de développement. C'est ce qui paraît être la ligne défendue par les tenants de la thèse favorable au plan de rénovation de l'axe *Moutouyèni-Moukoumou*.

Si la légitimité d'un discours qui déconstruit l'héritage s'énonce en ce qui a précédé, et se pose comme favorable au programme d'aménagement routier, il n'en demeure pas moins que ce discours semble somme toute, être tout aussi déconstruit par un autre qui paraît battre en brèche le premier. Lequel, n'est pas tout à fait en phase avec

<sup>11</sup> La comparaison, est une figure non-trope. La comparaison qualitative ou similitude est classée par Fontanier parmi les « figures de style par rapprochement ». Dans la similitude, à la différence de ce qui se passe dans la métaphore, la relation entre le comparé et le comparant est le plus souvent explicitée par un outil syntaxique (« comme », « de même que », « ainsi que », « pareil à », etc.). Elle peut aussi être formée par un verbe exprimant la semblance ou la ressemblance (« sembler », « paraître », « ressembler » à). La comparaison pose et expose, dans la syntaxe, la relation d'analogie, l'une de ses originalités syntagmatiques tenant à son « pouvoir de retardement »

cette rénovation de la route, telle qu'elle est définie par le gouvernement, et notamment celle qui intègre *Moutouyèni* en passant par *Moukoumou*.

### 3.2. Entre retour à l'ordre ancien et modification du tronçon routier

Fortement attachés à leurs traditions ancestrales et à leur héritage, les Anciens et leur perception dans la nouvelle de Ludovic Obiang, comme nous l'avions émis plus haut, semblent défavorables à une rénovation de la route qui intègre l'étape de *Moutouyèni* en passant par *Moukoumou*, mais surtout prône un retour à l'ordre antique. C'est ce qu'il est possible de relever à travers l'extrait qui suit, dans une forme de discours rapporté par un administrateur de l'entreprise Colas :

Je constate que le mal s'est déclaré après qu'ils ont promis des représailles et depuis lors tous nos soins sont impuissants. La guérison serait subordonnée à l'arrêt des travaux ? C'est ce que les Anciens réclament. Ils disent que cette forêt a trop souffert, de déprédations diverses et de sacrilèges. Il est temps de revenir à l'ordre antique, aux lois primordiales. Pour eux notre collègue, votre frère, bien qu'il soit Gabonais comme eux, fait partie de l'élite intellectuelle, complice de la destruction et de la profanation. Cette forêt est un lieu sacré, elle abrite des tabous sur lesquels nous marchons in- considérément. Mais comment faire autrement ? L'ancien tracé ne peut plus être désavoué. Il y a une forêt visible et une forêt invisible. Une forêt du Blanc, du contreplaqué et de la pâte à papier, cachant une forêt du Noir, antichambre de l'au-delà. Comment expliquer ce dualisme, comment les concilier ? Est-ce possible ? (Obiang, 2020, p.290)

À la lecture de ce qui précède, il ne fait l'ombre d'aucune ambiguïté que les Anciens, en recourant au fusil nocturne lancé contre ce cadre d'entreprise de nationalité gabonaise, exigent à tout point de vue, comme nous l'avions vu un peu plus tôt, l'arrêt pur et simple de ces travaux. « La guérison » comme il est précisé serait conditionnée par « l'arrêt des travaux » *hic et nunc*. Cette résistance farouche à la poursuite de ce chantier se justifie, tout justement, par une situation de ras-le-bol des notables qui estiment être irrités par une situation qui ne cesse de perdurer et d'indigner. Indignation face à une forêt tout à fait victime d'une agression d'une grande importance, mais surtout d'une extrême gravité. Pour ce faire, il convient pour eux de procéder à un retour à l'ordre ancien, à un retour à l'archaïque ainsi qu'aux lois primordiales, aux lois cosmiques.

Aussi, vitupèrent-ils contre l'élite intellectuelle de ce pays, qui selon eux serait « complice » de la dévastation et de la destruction de l'espace forestier. Ce discours semble s'insurger véhément contre celui des tenants d'un discours qui déconstruit l'héritage des peuples de cultures forestières, dont les croyances selon ces derniers seraient tombées en désuétude. D'où l'importance pour les Anciens de « revenir à l'ordre antique, aux lois primordiales. » un retour à l'archaïque qui s'appuie sur le nécessaire besoin de se reconnecter avec leur passé, afin de trouver en celui-ci le lieu de leur accomplissement et probablement de leur complétude. Une ambition à la fois exaltante mais surtout très hardie, vu la confrontation comme on le voit, à une sorte de dualisme. Et cela, à cause du fait qu'il y aurait « une forêt visible et une forêt invisible. Une forêt du blanc, du contre paquet et de la pâte à papier, cachant une forêt du noir, antichambre de l'au-delà. »

Il se pose sans nul doute, la question du rapport à la forêt qui d'un point de vue de sa symbolique, que l'on soit en Afrique ou en Occident, n'est pas d'un point de vue

ésotérique tout à fait similaire à ce jour. Car, si l'on se réfère à Frédéric Mambenga-Ylagou pour qui : « la forêt possède une portée ésotérique qui en fait l'espace d'une invention symbolique et d'une relation continue entre le réel perceptible et le surnaturel. » (Mambenga-Ylagou, 2009, p.107) Aussi, surenchérit-il, en précisant que « pour l'espace occidental, ces données relèvent maintenant de la mythologie du passé » quand « en Afrique noire comme chez les peuples polynésiens et amérindiens d'Amérique du sud, elles apparaissent dans les mythologies du présent ». Le retour à l'ordre ancien tant prôné par les notables, déconstruit le discours occidental à la suite duquel semble s'inscrire le gouvernement gabonais, afin de construire une pensée qui restaure les peuples forestiers dans leur dignité. Cela apparaît comme un véritable retour sur soi, une interrogation de l'Afrique et de soi dans ce qu'elle a d'étrange, d'intime, de pénétrant et qui paraît tout à fait être inaccessible à la raison et à la rationalité occidentale.

La position des Anciens reste inchangée, à moins que la modification du tracé du tronçon routier de l'axe *Moutouyèni-Moukougou* ait lieu. Un changement dont il faut opérer,

En détournant simplement la route ? C'est faisable au moins ? Possible, grâce à un pont que l'on pourrait construire entre *Pangalongo* et *Boukougou* au lieu de l'ancien pont de lianes qui n'est plus qu'un vestige pour touristes. Il est trop coûteux à entretenir et les anciens savoirs en cordage se perdent. L'étape de *Moukougou* disparaîtrait alors, en même temps que la localité qu'elle maintenait en vie. Mais ça dérangeait le député X, un politicien qui y puise sa principale force électorale. (Obiang, 2020, p.291)

À cause de son caractère sacré, les notables tiennent obstinément à ce que cette partie de l'espace forestier en pays *poové* ne soit absolument pas dévasté. Raison pour laquelle, ils feront la proposition d'un pont qui ralliera *Pangalongo* et *Boukougou* même si cela n'enchant pas le député X, un cadre politique de cette localité qui en avait fait son fief et sa base électorale. L'on pourrait donc s'interroger sur l'instrumentalisation d'un espace choisi par les notables, pour les intérêts politiques d'un individu complètement désintéressé par ce que pensent les Anciens. C'est apparemment grâce à la magie et à la sorcellerie, que le gouvernement gabonais pourrait être contraint de modifier le tronçon vu qu'un événement qui relève de l'insolite se produira. Phonème dont les propos sont repris ci-dessous :

Eh bien, parce que cette nuit, il a poussé une véritable réserve forestière sur la route... Okumé et des bois divers en pagaie ! Impossible de poursuivre. Les autorités viendront constater, mais c'est couru d'avance. Il faudra construire le pont sur la bouéni et relier Pangalongo à Boukougou. Quelle magie, quelle sorcellerie ! C'est une diablerie à taire ou un miracle à sanctifier ! En tous les cas, le lieu d'un futur pèlerinage. Qu'en pensez-vous ? (Obiang, 2020, p.297)

À observer ce qui précède, il appert que l'action des génies de la forêt, des forces cosmiques et occultes garantes de cet espace forestier, venait de sonner le glas de l'étape de *Moukougou*. Le plus important serait donc de constater que la position des Anciens, qui en apparence semble ferme et rigide, peut évoluer pour peu qu'on veuille bien modifier le tracé initial. Faire ainsi évoluer aussi la conviction de la nécessité de la route devant passer par ce terroir. Tout cela, afin de comprendre que le rapport à la forêt chez le nouvelliste gabonais, réside tout aussi dans la nécessité d'une préservation d'une partie de l'environnement forestier dont certains lieux représentent, à la vérité, des espaces à

protéger. Les divinités et les génies d'un point de vue traditionnel et culturel auraient donc un droit de regard sur cette forêt classée. Le rapport de l'homme à cette partie de la nature, devrait tenir compte des rites et croyances, des us et coutumes des peuples de cultures forestières comme nous nous sommes attelés à le démontrer chez l'écrivain gabonais. Dans cette optique, l'opinion des populations natives représentées par les Anciens devrait être prise en compte. Avec Ludovic Obiang, l'on postule à cet effet, pour un développement économique planifié et concerté entre peuples autochtones, entreprises adjudicataires des travaux ainsi que les autorités politiques et administratives. Ce n'est qu'à cette condition qu'on parviendra à apaiser les tensions nées de cette ambition gouvernementale de rénover la voie de *Koula-Moutou* à *Moutouyèni* en passant par *Moukoumou*. L'approche la plus lucide et la plus éclairée serait celle du dialogue. Dialogue envisagé comme il est précisé plus haut, entre gouvernement, entreprise adjudicataire des travaux et populations locales. Le dialogue perçu ici au sens où l'entend Gadamer et qui précisément

Est un processus d'explication-entente. Toute véritable conversation implique donc que l'on réagisse à ce que dit l'autre, que l'on face vraiment droit à ces points de vue et que l'on se mette à sa place au sens où l'on veut comprendre non pas l'autre même comme individualité mais ce qu'il dit (Gadamer, 1996, p.404).

Le dialogue représente à cet effet, toute discussion visant à susciter un échange entre deux ou plusieurs personnes, c'est-à-dire de confronter des points de vue et d'accorder du crédit à chacun d'eux, quelles que soient les forces et les faiblesses des positions de l'un ou de l'autre. Le dialogue dont il est question ici, est bien sûr celui des individus en cohabitation ; celui des sociétés en coexistence ; celui des cultures en contact ou en confrontation et dont la différence des unes par rapport aux autres, n'est pas à saisir comme un handicap, mais plutôt telle une richesse, une possibilité de coopération. L'urgence du dialogue, apparaît comme nous l'affirmions ci-dessus, comme un impératif afin d'atténuer toute forme de crispation entre gouvernement, entreprise adjudicataire des travaux et populations locales.

## Conclusion

Bien entendu, l'analyse a voulu mettre en saillie, la question du développement au cœur d'une réflexion se situant entre sauvegarde de l'environnement forestier et aménagement routier. Le problème qui s'est posé, réside dans la difficulté d'assumer le développement économique, tout en prônant une protection de l'espace forestier puisqu'il fait appel à la préservation des cultures des peuples autochtones. L'aspiration au développement est certes, et de toute façon légitime, mais il nous a paru nécessaire de postuler une rénovation de la route qui intègre "Gouvernement"-entreprises adjudicataires des travaux-populations locales. Le problème central qui est apparu, est celui d'un malentendu dont il s'agit de trouver un point d'accord, afin de ne pas arriver à un niveau de discorde et de crispation qui aurait atteint son seuil le plus haut. Or, c'est tout justement, ce qui s'est révélé dans cette étude d'une certaine manière. Un point de désaccord ne permettant pas d'entrevoir une conciliation entre les différentes parties. Et, cela, vu que les discours qui les sous-tendent semblent se confronter, s'opposer et être aux antipodes. Raison pour laquelle la thèse du dialogue comme possibilité de coopérer a été prônée au final.



## Bibliographie

BIYOGO Grégoire, 2006, *Adieu à Jacques DERRIDA. Enjeux et perspectives de la déconstruction*, Paris, L'Harmattan.

DEBRAY Régis, 2001, *Dieu un itinéraire*, Paris, Editions Odile Jacob.

FONTANIER Pierre, 1968 (2<sup>ème</sup> éd), *Les Figures du discours*, Flammarion.

GADAMER Hans-Gorg, *Vérité et Méthode, les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Editions du Seuil, pour la traduction française, 1976 et avril 1996.

MAMBENGA-YLAGOU Frédéric, 2009, « Les Représentations anthropologiques de la forêt dans la littérature gabonaise », in *Création littéraires et artistiques au Gabon. Les savoirs à l'œuvre, sous la direction de Steeve Renombo et Sylvère Mbondobari, éd Raponda-Walker*.

MARAN René, 2002 (1921 1<sup>ère</sup> éd), *Batouala*, éd Magnard.

MBA ZUE Nicolas, 2008, *Mitsim à la quête du byere paternel, une lecture sémiotique suivie d'un entretien avec Tsira Ndong Ndoutoume*, Paris, L'Harmattan.

Meschonnic Henri, 1970, *Pour La poétique I*, Paris, Gallimard.

MORIER Henri, 1981 (3<sup>ème</sup> éd), *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, PUF.

MOULINIE Georges, 1993, *La stylistique*, Paris, PUF.

MOUSSIROU-MOUYAMA Auguste, 1992, *Parole de vivant*, Paris, L'Harmattan.

OBIANG Ludocic, 2020, « Un Arbre en travers de la route », in *Les Ecritures gabonaise. Histoire, Thèmes et Langues Tome 4. Le genre nouvelliste et les formes brèves*, Les Editions du CENAREST.

RUFAIN Jean-Christophe, 2007, *Le Parfum d'Adam*, Paris, Flammarion.

TYLOR Edward Burnett, 1876-1878, 2 vol. (1<sup>ère</sup> éd. En anglais 1871), *La Civilisation primitive* (trad. Franç), Reinward, Paris.

SCHAEFFER Jean-Marie., 1997, « La stylistique littéraire et son projet », in : *littérature*, n°105, p.14-23.

WEBER Max, 1959, *Le savant et le politique*, trad. par J. Freund, Paris, Plon.